

## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

### Histoires noires et contemporaines

Le roman historique a généralement une double vocation. Nous plonger dans un contexte connu ou pas de l'Histoire, et nous rappeler que l'Histoire bafouille et se répète. Le genre humain est truffé de contradictions, et la définition même du roman (policier) historique n'y échappe pas. Ainsi, pour être qualifié d'historique, le roman doit décrire une époque strictement antérieure à la naissance de son auteur. C'est ainsi que Thomas Cantaloube avec *Requiem pour une République* a écrit un roman historique alors que Didier Daeninckx avec *Meurtre pour mémoire* n'a commis qu'un roman. Et pourtant, les deux hommes traitent peu ou prou des mêmes « événements » autour de la guerre d'Algérie. Cette rentrée littéraire a été placée sous le sceau d'une certaine littérature policière historique. J'en veux pour preuve quatre romans que je vais m'efforcer d'aborder selon une certaine chronologie. Avec *Les Dynamiteurs* (Gallmeister), Benjamin Whitmer nous propose un conte noir urbain à Denver en 1985. Dans cette ville qui abandonne le Far-West et qui veut se projeter de la barbarie à la civilisation, Sam et Cora, sont deux orphelins qui refusent de grandir. Le roman est un hommage détourné à Peter Pan mâtiné d'une once de Roméo et Juliette à savoir une tragédie devant le refus de grandir. Dans le rôle de Peter Pan, Cora, une jeune femme qui a pris sous son aile des enfants abandonnés à l'Usine, en lisière de Denver, et qui refuse qu'ils soient contaminés par les adultes. Dans le rôle de Clochette, Sam, qui finira sbire d'un gangster qui n'a pas compris que les temps changent. C'est effroyable et pourtant jouissif. Changement de décor, de continent et d'époque avec Abir Mukherjee. L'auteur nous avait été révélé avec *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*. Il nous propose les nouvelles enquêtes du capitaine Wyndham, ancien de Scotland Yard, dans l'Inde britannique de l'entre-deux-guerres. L'enquêteur, rescapé de la Première Guerre mondiale, accroché à l'opium doit composer avec un complot politique à la ramification dantesque dans *Les Princes de Sambalpur* (Liana Levi). Le roman, avec son écriture caustique, sa noirceur et ses

Suite page 3

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## SO COSY !

Personne n'aurait parié un euro sur le succès des enquêtes d'Agatha Raisin par la prolifique romancière anglaise M.C. BEATON qu'Albin Michel sortit en moyen format avec des illustrations so british dignes de figurer sur les cups of tea. Et pourtant Beaton s'inscrit dans un courant très populaire en Angleterre : **le cosy ou cozy mystery**. Ce serait un sous-genre du polar « dans lequel le sexe et la violence se produisent hors scène, le détective étant un amateur, le crime et la détection se déroulant dans une petite communauté socialement intime ». Genre : petit village bucolique avec pasteur, colonel en retraite et vieilles filles. BEATON ne ferait en fait que recycler les vieilles recettes d'AGATHA CHRISTIE avec Miss Marple dans « *Un cadavre dans la bibliothèque* », « *Un meurtre sera commis le...* » et « *L'affaire Prothero* » ou PATRICIA WENTWORTH avec Miss Silver dans « *Le chemin de la falaise* ». De nombreuses autres romancières classiques apparaissent dans les listings anglais de cosy mysteries. Mais, en France, Albin Michel avec M.C. BEATON a lancé une mode en tablant sur un ingrédient désormais incontournable : l'humour de la comédie. Devant le succès des 25 titres (!) des enquêtes d'Agatha Raisin (pour l'instant non repris en poche ce qui prouve que le moyen format peut être rentable sur le long terme), les autres maisons d'édition ont commencé à exploiter le filon : JULIA CHAPMAN (6 titres des « **Détectives du Yorkshire** » chez Robert Laffont) ; FAITH MARTIN (3 titres des enquêtes de **Loveday et Ryder** » chez Harper Collins) ; JESSICA FELLOWES (3 titres au Masque des histoires des **Sœurs Mitford**) ; RHYS BOWEN (5 titres des missions de son **Espionne royale**) et enfin HANNAH DENNISON ( 6 titres des **Mystères de Honeychurch**) que nous allons aborder en lisant le tome 3 qui vient de sortir en

poche chez City Editions.

Comme les autres titres, « **Bal Mortel à Honeychurch** » est illustré par une joyeuse image champêtre où un petit Jack Russell à taches marron revient en leitmotiv au dessus de la bande réclame signée de M.C. BEATON elle-même : « GENIAL ET PARFAIT POUR CHASSER LE BLUES ! ». Lisons.

Gasp ! Un intimidant arbre généalogique des comtes de Grenville, propriétaires du manoir de Honeychurch, ouvre le roman. On devine aussitôt le piège dans lequel on est tombé : ne jamais lire le tome 3 d'une série qui se passe au même endroit !

C'est pire qu'un début de roman de Patricia Wentworth : les personnages surgissent les uns après les autres dans une cavalcade endiablée où la presque quadragénaire et ex journaliste Katherine Stanford (narratrice) se débat dans une incroyable histoire. Elle a abandonné la TV où elle animait une émission sur les antiquités pour ouvrir un local sur le même thème à Honeychurch où s'est réfugiée sa mère. On apprend que, dans les tomes précédents, sa mère dissimulait son travail d'écrivaine de romances cochonnes et on apprend ici qu'elle dissimule bien d'autres secrets car elle a roulé sa bosse dans sa jeunesse. Quant à Kat, elle a quitté son mari maqué avec la rédactrice en chef d'un tabloïd vulgaire. Quel homme va la faire fondre maintenant ? C'est le (tout petit) argument rose d'une histoire débutant à la suite d'un pétage de canalisation dans une annexe du château qui oblige à refaire les stucs. Le comte décide de vendre un tableau en douce par l'intermédiaire de Kat alors que la comtesse douairière crie au scandale. Kat, sa mère et le comte découvrent alors une « cache de prêtre » dont le plancher bascule, envoyant Kat dans une seconde cache où elle se trouve nez à nez avec le cadavre momifié d'une femme en toge égyptienne ! L'enquête menée par le flic du coin (un jeune veuf bien gentil avec deux jumeaux) et sa dynamique adjointe mène à une intrigante qui, quelques dizaines d'années plus tôt, participa à un bal costumé dans le château avant (soit disant) de disparaître en Europe. Kat enquête en interrogeant les vieilles peaux autour d'elle qui participèrent à ce bal du temps de leur jeune peau. Elle découvre aussi que sa mère y joua un rôle central ! A partir de ce fil rouge (assez emberlificoté), HANNAH DENNISON monte une intrigue dense où les descriptions architecturales et surtout les faits historiques se taillent la part





du lion. On notera l'éblouissante mise en scène du système des cheminées de manoir communicant entre elles de façon à économiser leur nombre sur le toit, nombre lourdement taxé. Autre curiosité : le cimetière équin avec les chevaux du manoir pieusement enterrés sous des dalles gravées de formules affectueuses : on imagine la mise en bière et le travail des fossoyeurs. Encore une curiosité : la hiérarchie détaillée du personnel du château : trente grades-qualifications

allant, tout en haut, de chambellan à, tout en bas, la fille de cuisine.

Hannah Dennison est une Anglaise qui se présente sur Twitter comme ancienne journaliste nécrologique, antiquaire, hôtesse à bord de jet privé et analyste de scénarios à Hollywood. « Écrire sur le meurtre semblait la prochaine étape évidente » conclue-t-elle en souriant sous ses lunettes.

Elle a passé vingt ans aux USA où elle a suivi des cours d'écriture. Sa narratrice prend donc bien soin de résumer en fin de chapitre ce qu'elle a appris et ce qu'elle compte faire (c'est ça le cosy). La plupart du temps, elle rencontre un personnage ou fouille un endroit. Hormis l'architecture, l'Histoire et les antiquailles, Dennison a une autre carte en main : le dialogue. Souvent percutant, drôle et complètement british dans ses dérapages bizarres, le dialogue de Dennison est un concentré d'excentricités. En cela, elle se démarque de M.C. Beaton qui utilise plus le comique de situation (Agatha Raisin, gaffeuse, tombe dans les rosiers en surveillant une fenêtre, ou démolit un lavabo des toilettes d'un pub en grim pant dessus pour se remaquiller). Au contraire de Beaton, de Faith Martin ou de Rhys Bowen, Hannah Dennison n'a pas une précédente carrière dans le roman sentimental. Elle utilise donc peu ces ficelles et choisit plutôt les données historiques (ce qui est nettement moins léger donc moins cosy). Elle revendique son militantisme patrimonial et a encore deux séries sous le coude : la première avec deux sœurs sur une île dont l'une a hérité d'un hôtel ; l'autre sur une jeune journaliste de chats écrasés. De quoi remplir la bibliothèque de son salon, cosy bien sûr.

**Michel Amelin**

## Suite de la page 1

élans sentimentaux, n'est absolument pas une ode au colonialiste, et soulève bien des points intéressants. Lui aussi plonge dans l'Humain, et ce qui en ressort n'est assurément pas blanc.

Avec **Avant les diamants (La Martinière)**, **Dominique Maisons** rend un hommage appuyé aux genres en nous emmenant en 1953 à Hollywood au moment où le cinéma est en plein nouvel essor, que les essais atomiques se multiplient, et que la guerre froide bat son plein. On suit les aventures passablement foutraques du major Buckman chargé de faire réaliser un film de propagande militaire au producteur raté Larry Moffat avec l'aide de la mafia. Une mallette avec deux millions de dollars vient s'immiscer dans un jeu de duperie sans compter la présence de Hedy Lamarr. Dominique Maisons insuffle du romanesque à un thriller qui aurait pu être adapté par Don Siegel, et nous amuse vraiment beaucoup.

Un qui ne nous amuse pas, c'est bien **Colson Whitehead**. Avec **Nickel Boys (Albin Michel)**, il nous enferme dans la Nickel Academy en compagnie du personnage principal de son roman, le jeune Elwood Curtis. Nous sommes dans l'Amérique ségrégationniste des années 1960, et le seul tort de cet adolescent noir est d'avoir voulu faire du stop pour son premier jour à l'université. La suite est quasiment un journal étape par étape de son enfermement dans un camp de redressement les plus criminels qui soit, jusqu'à son dénouement des années plus tard. Le roman de celui qui a été récompensé de deux prix Pulitzer est captivant et sombre. Et il surprend avec un twist final que l'on ne pressent absolument pas. Comme quoi, même si l'Histoire se répète, elle ne manque pas de nous surprendre. Lisez ces quatre romans, vous aurez un large aperçu de ce qui se fait de mieux aujourd'hui en littératures policières historiques (contemporaines).

**Julien Védrenne**

**5 marques  
pages contre  
3 € (port  
compris) en  
chèque à  
l'ordre de J-P  
Guéry à  
l'adresse de  
La Tête en  
Noir**



# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## L'art de la plume

Ce n'est pas tous les jours que la Tête en Noir vous parle de plumes. Mais, depuis le temps, vous le savez, on ne recule devant rien. Alors, comme le dirait le quatrième de couverture de *Le voleur de plumes*, cette chronique traitera « de la beauté, d'une obsession et du vol du siècle en matière d'histoire naturelle ».



Il n'y a pas de critères objectifs pour définir la qualité d'un livre. Et nous n'allons pas entrer dans de grandes questions philosophiques à cet égard, tout étant parfaitement subjectif. Mais si nous devions aborder un critère aujourd'hui,

ce serait le sujet : en effet, nous restons toujours admiratifs d'un livre où l'auteur réussit à vous captiver pendant plus de 300 pages par un sujet dont vous vous moquez complètement. En l'occurrence, ici, le montage des plumes pour la pêche à la mouche. Le point de départ est digne d'un article de la revue XXI : comment/pourquoi Edwin Rist, un jeune flutiste virtuose a-t-il risqué sa future brillante carrière pour aller voler des plumes d'oiseau du XIX<sup>e</sup> siècle dans un obscur musée anglais ? C'est la question que se pose Kirk Wallace Johnson lorsqu'il entend parler pour la première fois de cette histoire. Kirk Wallace Johnson, vous apprendrez à le découvrir car il se dévoile dans le livre, n'avait jamais entendu parler d'Edwin Rist, ni écrit de roman. Mais, comme il le dit « j'avais désespérément besoin que ma vie prenne une nouvelle direction ». Il se plonge donc à fond dans cette histoire et voilà comment nous obtenons un des livres les plus passionnants de ce second semestre 2020.

L'histoire, comme déjà dit, tient en une ligne : Edwin Rist et son vol de plumes. A l'arrivée, un

livre qui traite des monteurs de mouches pour aller pêcher, d'oiseaux, de mode, d'explorateurs, d'hommes riches, de commerce, de trafics et de lobbys, de musées et de conservation, de vols et de recel, de ventes sur internet, d'enquête...

La première partie « Oiseaux morts et hommes riches », aussi enjouée qu'instructive, montre tout le talent de l'auteur qui, pour faire vite, brosse le tableau de l'histoire des plumes naturelles qui composent les mouches.

La deuxième « Le Vol de Tring » traite de passion, car une bonne partie de ce livre traite de passion (qui souvent tourne en obsession, mais n'est-ce pas là une généralité), que ce soit celle de Rist pour les plumes ou celle de Kirk Wallace Johnson pour cette énigme.

La dernière « Vérité et conséquences » suit des pistes, se sert d'une machine à remonter le temps et donne la conclusion à cette formidable enquête.

Car oui, si cela ne transparaît pas dans cette chronique, cela a beau être le numéro d'hiver de la Tête en Noir, nous ne parlons pas ici d'un beau livre sur les plumes. Non, à la façon d'un roman noir, l'auteur va revenir sur cette affaire de cambriolage, la personnalité de l'accusé, cette enquête si particulière, le procès (on y croise le frère de Sacha Baron Cohen), l'étrange milieu des monteurs de mouches et la recherche des plumes disparues.

C'est bluffant, passionnant et cela se lit d'une traite.

**Christophe Dupuis**

**Kirk Wallace Johnson**, *Le Voleur de plumes*. Editions Marchialiy (trad. D. Headline).

La Tête en noir est sur



# ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

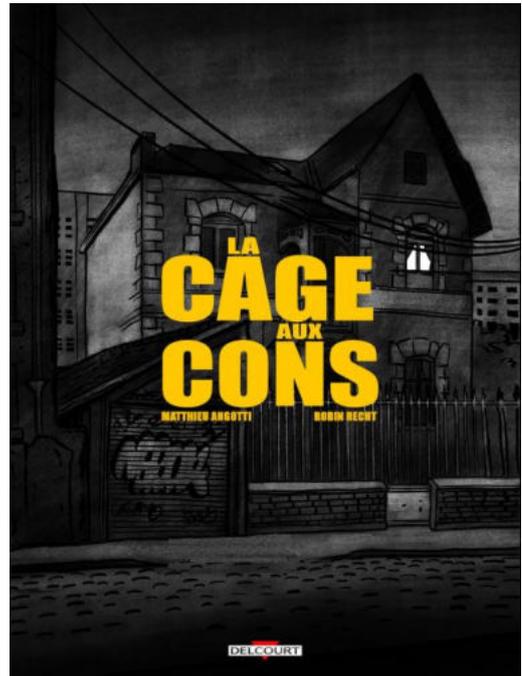
## La Cage aux cons / Recht et Angotti d'après Bartelt (Delcourt)

*Frantz Bartelt avait marqué les esprits en 2004, pour son entrée à la Série Noire, avec « Le Jardin du bossu ». Un roman virtuose assez piégeux pour celles et ceux que se seraient lancés dans une adaptation. Recht et Angotti ont pris le risque, et le résultat est à la hauteur de l'œuvre originelle.*

Et les auteurs ont commencé par changer le titre. Pour tromper l'ennemi ? Non... Pour mieux rester dans l'esprit du roman, où la figure du con est omniprésente, et apparaît d'entrée de jeu dès les premières pages du roman... et de **La Cage aux cons**, donc : « *J'ai vraiment choisi le plus con !* », tels sont les mots de la première case – pleine page – de l'album.

Ce con-là en question n'est ni plus ni moins que le héros malgré lui de l'histoire, un pauvre type sans le sou que sa femme somme de ramener de l'argent à la maison sous peine d'être viré définitivement... Alors le con, fou amoureux, s'exécute et trouve vite un filon, au bar du coin : c'est dans ce rade local qu'un autre con, emporté par l'ivresse, se vante d'avoir plein de fric, et de n'avoir peur de personne, la preuve, tous ses billets sont bêtement amassés dans le tiroir du buffet de la cuisine. Un coup facile se dit notre héros en quête de fortune... Il n'y a donc qu'à suivre le con vantard et s'introduire chez lui pendant son sommeil, et vérifier que la cuisine est bien la caverne d'Ali-Baba attendue. Et en effet, l'ouverture du tiroir recèle bien le butin promis. Le moment de grâce dure peu : le propriétaire des lieux apparaît, et il a l'air bien moins con qu'il n'en avait l'air dans le troquet. Et surtout, il tient un flingue au bout de son bras. Et voici qu'il propose un curieux deal à son cambrioleur : il garde l'argent, mais en échange, il va falloir nettoyer une pièce de la maison qui recèle une autre surprise... Un cadavre. A enterrer. Et puis après, prendre sa place et rester au service de l'homme au flingue « *Ad libitum* ». Notre héros penaud n'hésite pas une seconde : « *Je ne discute jamais avec les types qui pensent en latin. Le latin c'est de droite* ». Et le voici donc prisonnier de cette maison, pour une durée qu'il prévoit bien de raccourcir très vite...

Et arrêtons-là le résumé d'une histoire riche en rebondissements, pensées et dialogues savoureux. On retrouve tour à tour ce qui fait le sel du roman, cette langue barteltienne unique, que s'est appropriée Matthieu Angotti avec aisance, en particulier lorsqu'il s'agit du personnage principal et de son leitmotiv « Je suis basé sur l'idée de gauche ». Ces mots sont au



service de la même galerie de personnages que dans le roman, jusqu'au surprenant dénouement final. Le dessin de Robin Recht, est lui très éloigné de celui de ses adaptations d'héroïc-fantasy (Conan, Elric) mais tout aussi efficace, au rythme unique de trois cases horizontales par planche, ponctuées de pleines pages au moment-clés de l'album. Cette cadence fait que cette cage aux cons se lit d'un trait, sans qu'à aucun moment on n'ait envie de lâcher prise. Et avec l'envie d'aller refaire un tour dans le Jardin du bossu de Bartelt. Une belle réussite !

**La Cage aux cons.** Scénario Matthieu Angotti et dessin Robin Recht d'après le roman de Franz Bartelt (Folio). – Delcourt, 152 pages noir et blanc – 18,95 € - Paru le 7 octobre 2020

Fred Prilleux



# LE BOUQUINISTE A LU

## Les Tepuys du disque-monde

**Tepuy de François Baranger chez Critic Editions** Un Tepuy est une formation géologique qui correspondrait à un haut plateau aux parois abruptes que l'on trouve essentiellement au Venezuela et autres pays environnants. C'est sur l'un d'entre eux que notre héroïne, Ruz, s'est écrasée avec un petit avion. Le choc à la tête l'a rendu amnésique. En fait nous comprendrons



très vite que Ruz est arrivée en compagnie de Chris, le frère de son mari Edward qui travaille pour la société pharmaceutique Dervac. Chris, que Ruz arrive à

retrouver, complète le puzzle incomplet de la mémoire de la jeune femme : c'est une fan de sport extrême et ils sont venus sur le tepuy car les dernières nouvelles de son mari font état d'une découverte extraordinaire qui semble ne rien à voir avec la botanique pour laquelle Dervac avait envoyé une équipe de scientifique chercher de nouvelles molécules dans les plantes étranges qui se trouvent sur le tepuy. En effet du fait de la configuration géologique exceptionnelle du plateau, des espèces se sont trouvées totalement isolées et ne sont présentes qu'à cet endroit. Sauf que suite à cette communication : plus de nouvelles. Au bout de quinze jours, cette femme d'action a décidé de se rendre sur place en avion accompagnée de Chris. Ce qu'elle trouve là-bas dépasse l'entendement et explique pourquoi Dervac, prêt à toutes les extrémités pour atteindre son but, va sortir de la légalité et utiliser une équipe de mercenaires et de scientifiques sans foi ni loi pour récupérer l'objet de leur convoitise. Un thriller classique qui flirte sauvagement avec le fantastique et qui se lit comme on regarde un bon film de série B. N'oubliez pas les pop corns !

**Histoires du Guet de Terry Pratchett.**

Terry Pratchett est le créateur d'aventures se déroulant dans le disque-monde, un monde décalé de fantasy très référencé teinté d'un humour omniprésent utilisant tous les artifices de style de ce type de littérature pour les détourner avec une subtilité réjouissante. Il en profite pour mettre le doigt sur les aberrations de notre propre monde actuel. « Mais pourquoi parle-t'il de cela dans « La tête en noir ? ». Car dans la ville d'Ankh Morpok où se déroulent nombre de romans, il existe un guet. Dont les références se trouvent dans de nombreux épisodes mais qui possèdent ses propres romans : « Au Guet » « Le guet des orfèvres » et « Pieds d'argile » tous parus chez L'Atalante et Pocket. Et chose amusante, Terry Pratchett décrit des événements et des enquêtes de telle manière qu'elles mériteraient l'attention des polardeux que nous sommes. Le guet est dans un état indescriptible au début du premier roman. Son chef désabusé s'est réfugié dans l'alcool suivi de près de « ses hommes » qui sont des épaves. Quand un dragon s'attaque à des noctambules et disparaît sans laisser de traces, c'est à la police que l'on confie l'enquête. Police qui méprise ouvertement le guet avec raison mais qui est elle-même totalement corrompue. Les choses vont changer avec l'arrivée dans le guet d'un volontaire qui respectueux de la hiérarchie va compter sur son chef qui va bien devoir faire œuvre de compétence. L'ensemble des trois enquêtes qui font l'ensemble de cette trilogie outre ce monde décalé est superbement réalisté et changent agréablement des romans « réalistes » qui abreuvent notre genre. (20€).

**Jean-Hugues Villacampa**



# AUX FRONTIÈRES DU NOIR

*Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....*

**Taches rouges / Morgane MONTORIOL, Albin Michel, janvier 2020**

Beck Westbrook, 24 ans, a quitté une petite ville de l'Oklahoma pour devenir comédienne à Los Angeles. Elle vit désormais avec un riche agent d'artistes de 40 ans son aîné. Tout en apparence, Beck fait semblant de vivre normalement au milieu de cette faune artistique qu'elle exècre et sur laquelle elle porte un regard d'une lucidité glaciale. Beck reste à jamais hantée par l'ultra-violence que son père lui a fait subir ainsi que par la brusque disparition de sa jeune sœur Leah, alors âgée de 14 ans, avec qui elle partageait tout. Leah ne fut jamais retrouvée. Il ne lui reste d'elle qu'une chaîne et une croix qu'elle porte désormais en permanence autour de son cou.

Wes Brarrett est un jeune artiste-peintre aussi sulfureux que controversé. Sa peinture érotise le meurtre et la violence pour pulvériser la force des habitudes et fuir, à l'inverse de Beck, une enfance à l'inutilité infinie, trop lisse et sans histoire au sein d'une famille trop parfaite. Devenu immensément riche par la vente de ses tableaux, il vit reclus et personne ne connaît ni sa véritable identité, ni son passé.

Ces deux-là vont se croiser, avec pour chacun le poids de ses secrets inavouables, au moment où un psychopathe, dit Le Sadique au Couteau, sème les restes démembrés de ses victimes aux quatre coins de Los Angeles... jusque dans la poubelle de Beck.

Ce suspense psychologique à forte dose de noirceur n'est pas un énième roman sur une disparition d'enfant ni sur l'enquête policière qui s'ensuit, réduite d'ailleurs ici à la portion congrue. L'auteure reste centrée sur la psychologie de ses personnages. Morgane Montoriol porte un regard acéré sur les personnalités très abîmées de Beck et « l'enfer vivide » de Wes dont elle sublime le mal-être nauséeux et les excès.

Elle va au trash avec un vocabulaire rageur, fiévreux et souvent obscène quand Beck explose de haine, souvent, très souvent. Pourtant rien n'y est inesthétique, tout est maîtrisé. Elle galvanise même cette violence crue en posant en introspection la définition du Mal, de son origine, sans qu'aucun apaisement ne soit possible dans le temps et apporte ainsi un supplément d'âme au roman.

Une structure narrative dévoile habilement les



tréfonds de l'intrigue tout en semant le trouble. Elle donne voix au chapitre, en alternance, à chacun des deux principaux protagonistes, ainsi qu'à Leah et à Harper, leur mère.

Un texte tranchant, nerveux, excessif. Attention parfois à l'abus de répétitions de mots dans une même phrase où de phrases qui s'enroulent trop sur elles-mêmes.

Ce premier roman qui se lit d'une traite révèle une auteure au devenir prometteur. L'écriture des premières lignes incandescentes et très érotisées du roman sont, de ce point de vue, une totale réussite, même si elles pourront offusquer certains lecteurs. Ce roman n'est pas neutre. On l'aime ou on le rejette ! **Sélectionné pour le Grand Prix de Littérature Policière 2020.**

**Alain Regnault**

## **EN BREF... EN BREF... EN BREF...**

**Même les araignées ont une maman, d'Alain Gagnol. Syros.** Dans une petite ville, Thomas, seize ans, est très intrigué par Emma, sa nouvelle voisine, adolescente elle aussi, qui reste toujours confinée chez elle. Et quand ils font vraiment connaissance, Emma lui confie qu'elle possède le don de télépathie. Thomas touche rapidement du doigt les difficultés d'être ami avec quelqu'un qui lit directement dans vos pensées les plus intimes. Mais cette capacité hors normes pourrait leur permettre d'identifier le tueur d'animaux domestiques qui sévit depuis de longues semaines. Cet authentique suspense pour jeunes lecteurs est vraiment original et permet au romancier/scénariste Alain Gagnol d'aborder le problème du regard des hommes sur les femmes. (460 p. – 17.95 €)

**Jean-Paul Guéry**

# MARTINE LIT DANS LE NOIR

**Histoires de la nuit, de Laurent Mauvignier, Ed Minuit.** Au début il y a ces lettres anonymes, les visites à la gendarmerie, qu'on oublie presque au fur et à mesure que se déroule le récit. Une narration à la fois descriptive et intéressante, enchevêtrée dans le fil de l'histoire. Intriquée aux gestes des personnages, leurs pensées, leurs prévisions, leurs appréhensions Des phrases longues, avec des ajouts comme des paperolles, qui placent le lecteur au plus près des protagonistes. Une sorte de discours vertigineux qui tricote le quotidien, ses petites choses, le poids du milieu - rural en l'occurrence - les mesquineries du boulot, la routine du couple, les espoirs évanouis, dilués.

Dans cette histoire, il y a Christine, la parisienne débarquée quelques années auparavant, cli-vante, artiste peintre, destinataire des courriers que l'on dépose jusque dans sa boîte aux lettres. Patrice, le seul "originaire" du lieu, indigène pourrait-on dire, dernier d'une lignée de trois générations. Sensible sous la carapace, éleveur, tellement terrien avec ce sentiment d'humiliation qui lui fait douter de tout. Sa fille, Ida, née de son union avec Marion, est très attachée à Christine qui nourrit, sans trop savoir pourquoi, sinon une animosité, du moins une indifférence avec la mère et épouse, Marion. Celle-ci s'attarde au travail le soir, peine à s'épanouir dans cet univers sans grade. De son passé, on ne sait pas grand-chose hormis un tatouage en forme de barbelé coupé à la hauteur du cou et une fleur cernée de ronces dans le dos. Le soir elle raconte des histoires à sa fille, puisées dans un recueil qui donne son titre au livre.

Toute l'histoire se déroule à la Bassée, endroit délaissé d'une campagne fadasse où sans voiture, on est condamné à aller nulle part d'autre qu'autour de ce hameau ceint de hauts murs gris. Les seules percées extérieures sont le passage du bus de ramassage scolaire et les jappements du chien. Une atmosphère de "no future", à la manière de Nicolas Mathieu dans "les enfants après eux" (actes sud, prix Goncourt 2018)

L'histoire commence alors que chacun s'affaire à la préparation de l'anniversaire des 40 ans de Marion : dessins, gâteaux, cadeaux et dans cette atmosphère étrange, on pressent que l'obligation de faire s'insinue parfois dans l'envie. L'histoire pourrait en rester là, dans l'interrogation d'une vacuité, d'une absence au monde et à soi. Quasi-ment deux cents pages, à peine la moitié du

livre, qui décrivent, transpirent des questions existentielles qu'exacerbent les lieux. Les pensées tournent en boucle, à l'image des circonvolutions étouffantes du style, de l'écriture constrictive comme un anaconda, comme les volutes d'une chicha hallucinatoire.

Captivant. Addictif. L'angoisse monte. Et l'une des réussites de ce roman de Mauvignier est de nous tenir en haleine alors qu'il ne se passe rien de prégnant. Il nous tient par la seule force de son style, sans bande-son ou plans à la Hitchcock.

Flippant. L'auteur ramène alors l'intrigue à son début. Les lettres. Les menaces se matérialisent sous la forme de trois hommes pétris d'un ressentiment qui ramène le passé avec une acuité d'une violence percutante. (635 p. - 24 €)

**Buveurs de vent, de Franck Bouysse, Editions Albin Michel.** Un nouveau Franck Bouysse. Après la déflagration de "Né d'aucune femme", que nous réserve l'auteur corrézien avec "Buveurs de vent". ? Franck Bouysse campe son histoire dans une région qu'il connaît bien, le Gour Noir. L'endroit existe vraiment et l'histoire se déroule donc quelque part dans le Massif central, entre les méandres de la Maronne qui contourne les Tours de Merle (un souvenir de vacances).

Les lieux y sont rudes. Peu courus. Dans cette diagonale du vide traversée par les chemins noirs empruntés par Sylvain Tesson. Pour l'histoire, y vivent là trois garçons et une fille. Quatre frères et sœur reliés par des liens aussi solides que les cordes au bout desquelles ils se balancent depuis le pont. Quatre univers contrastés. Particuliers. Transgressifs.

Ceux-là s'organisent pour survivre entre une mère dévote, un père brutal, un grand père amoindri et aimant, sous le cuir. La question que pose peut-être Franck Bouysse est de savoir si le destin peut différer des générations précédentes, obstinément restreint au diktat d'un tyran local, omnipotent, patron du barrage, de la centrale, des carrières. En quoi et jusqu'où les liens du sang peuvent-ils rompre le fatum ?

On retrouve l'écriture puissante, lyrique de Frank Bouysse, au plus près des éléments. A nouveau un roman terrien, où la nature joue un rôle prépondérant. Où sourdent la rébellion et la colère. Au bout, peut-être l'affranchissement. (400 p. - 20,90 €)

**Martine Leroy**

**Demain la brume, de Thimothée Demeillers. Editions Asphalte.** La guerre en Yougoslavie au début des années 90 est au cœur de ce roman très noir de l'angevin Thimothée Demeillers dans lequel il croise les destins de cinq personnages. En France d'abord, à Nevers, où Katia, petite lycéenne punkette black tombe sous le charme de Pierre-Yves, un vrai baroudeur qui rêve d'aventures à la Che Guevara. En Yougoslavie, on découvre un trio des plus attachants avec Damir et Jimmy, jeunes rockers aux textes engagés et au succès croissant. Leur plus fidèle groupie est Nada, la cousine de Damir. Puis insensiblement, l'ambiance change car les Serbes et les Croates qui vivaient pourtant ensemble et en bonne harmonie, ont des velléités d'indépendance qui se traduisent d'abord par des invectives, des menaces, puis des faits de violence avant de dégénérer en guerre civile où chacun doit choisir son camp. L'éclatement de la Yougoslavie signe la fin du groupe d'amis tandis qu'à Nevers, Pierre-Yves décide de rallier la cause des croates et part à la guerre. Thimothée Demeillers a particulièrement bien campé ses personnages et les a dotés d'une réelle épaisseur. Tous aspirent à une vie plus belle. Tous rêvent de s'accomplir vraiment. Tous (ou presque) finiront par renier leur idéal. Inspiré de la triste réalité d'une guerre fratricide, ce roman est d'une densité exceptionnelle qui force l'admiration et l'écriture soignée et compacte de Thimothée Demeillers en rehausse encore l'intérêt. (390 p. – 19 €)

**Rosine, une criminelle ordinaire, de Sandrine Cohen. Editions du Caïman.** Alors que rien ne l'annonçait, Rosine, une jeune maman, noie ses deux petites filles, l'une après l'autre, en les tenant six minutes chacune sous l'eau de la baignoire familiale, tout en chantant une comptine enfantine. Comment cette femme heureuse, aimante et entièrement dévouée à ses enfants a-t-elle pu en arriver à cette extrémité horrible, inimaginable ? L'issue judiciaire est entendue car l'accusée plaide coupable mais sans expliquer son geste. C'est là qu'intervient Clélia, enquêtrice de personnalité, dont la mission est d'éclairer les magistrats sur la trajectoire de vie de l'accusée, d'aider à comprendre les ressorts parfois cachés au plus profond de nous-même mais qui influent sur nos actes. Quand Clélia explore la vie de Rosine, elle découvre une femme lisse issue d'une famille exemplaire. Il lui faudra revenir sans cesse sur son sujet pour découvrir une vérité que tous ont, plus ou moins cons-

ciemment, enterrée. Comédienne, scénariste et réalisatrice de fictions, Sandrine Cohen fait une entrée fracassante en littérature noire avec ce roman très sombre animé par une héroïne pour le moins originale qui s'impose immédiatement.

Totalement incontrôlable, elle a, chevillée au corps, une haine viscérale des injustices, des procédures imbéciles et des esprits étroits. Sa quête de la vérité ne supporte aucune concession et elle peut allègrement transgresser les règles, au grand dam de l'institution. Un premier roman très prometteur !

**L'amant de Janis Joplin, d'Elmer Mendoza. Métailié noir.** A la fin des 60's, dans un petit village du triangle d'or de la marijuana sur la côte ouest du Mexique, un brave garçon un peu demeuré tue par accident le fils d'un caïd de la drogue. Pour éviter le pire il se réfugie chez son oncle à Culiacan mais il tombe en plein drame car son cousin est activement recherché par la police pour ses activités terroristes. Ses prédispositions pour le baseball lui permettent de sortir du pays pour jouer un match à Los Angeles et le soir il est abordé par Janis Joplin dont il tombe éperdument amoureux. De retour au Mexique, il n'aura de cesse de la retrouver mais pour cela il faudra déjouer les pièges de la famille du caïd qui veut venger le fiston, de la police qui traque sans relâche les guérilleros, des trafiquants de drogues omniprésents et même des femmes fatales qui veulent le détourner de sa Janis adorée. On suit avec délectations les tribulations de ce jeune homme complètement dépassé par la situation et sans cesse aux prises avec la voix de sa conscience qui interfère dans ses prises de décisions. Nul temps morts dans ce roman déjanté mais non dénué d'humour du mexicain Elmer Mendoza qui manie l'ironie avec brio. (230 p. – 19.80 €)



Jean-Paul Guéry

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

En ces temps troublés où on ne peut plus voir ses amis librement, retrouver nos potes littéraires est encore plus important. Coup de chance, deux de mes enquêteurs préférés nous rendent visite cet automne.

*Le premier est napolitain, il revient dans **Des phalènes pour le commissaire Ricciardi de Maurizio De Giovanni**.*

Septembre. La grosse chaleur est passée, le froid n'est pas encore là, il fait bon marcher, la nuit, dans les rues de Naples. Mais tout le monde n'en profite pas. Accablé de solitude, ne voulant pas imposer la charge du poids des morts qu'il porte à une femme, resté seul après la mort de sa « tata » qui s'est occupé de lui toute sa vie, Ricciardi s'ennuie et dépérit. C'est pour cela qu'il accepte d'aider la très belle et très hautaine comtesse Bianca de Roccaspina. Son mari, joueur compulsif, s'est accusé du meurtre d'un usurier auquel il devait beaucoup d'argent. Et pourtant Bianca le sait, la nuit du meurtre, il était chez eux, dans leur palazzo. Alors pourquoi refuse-t-il toute aide ? Pour quelle étrange raison s'accuse-t-il ? Bien qu'il ne soit pas convaincu, Ricciardi accepte de reprendre l'enquête en cachette de sa hiérarchie. Dans une Naples où l'emprise fasciste se fait chaque jour plus forte, au moment où l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne envisagent de s'allier, Ricciardi et le brigadier Maione vont devoir, une fois de plus, sonder les cœurs.

J'étais aux anges de les retrouver. De visiter Naples, de goûter les paupiettes de veau que Lucia prépare amoureusement pour son brigadier, de rendre visite à Babinella et de profiter de ses échanges toujours drôles avec Maione, de profiter du bleu de la mer, des cris des vendeurs de légumes ... On est toujours dans la poésie et la nostalgie propres à cette série, superbement orchestrées autour d'une chanson populaire, d'un air de guitare, et des rêves et des cauchemars des différents protagonistes. Et un peu plus que d'autres fois, l'arbitraire et la violence du contrôle fasciste se font sentir. Ricciardi va devoir comprendre les raisons d'un meurtre, et celles d'un aveu, des raisons encore liées à ces deux invariables : l'amour et la faim. Et on continue à suivre le suspense qui dure depuis le tout début de la série, notre commissaire préféré, mélancolique et désespéré restera-t-il seul à jamais ...

Le second *traine sa grande carcasse dans le Wyoming, voilà le nouveau Walt Longmire, shérif de Craig Johnson dans **Une évidence trompeuse**.*

*Walt et Henry Standing Bear se retrouvent à Hullett, Wyoming, pour que l'Ours puisse participer à une course de moto. L'occasion pour la petite ville d'être envahie de milliers de motards, pas tous débonnaires. Le cauchemar des autorités de la ville. Cela devrait être des vacances, mais l'Ours tombe sur Lola, une ex que l'on pourrait qualifier de toxique, qui leur demande de l'aide : son fils est dans le coma, suite à un accident de moto, un accident qui semble bien avoir été provoqué. Plus de vacances donc, d'autant plus que certains gangs de motards sont particulièrement remuants, voire sinistres. Quand Vic Moretti, la Terreur, vient les rejoindre pour voir la course de l'Ours et participer à l'enquête, l'ambiance qui était devenue assez chaude tourne au bouillant.*

Quatre-cents pages de pur plaisir qui se lisent sourire aux lèvres. **Craig Johnson** maîtrise à merveille son sujet, joue avec les dialogues et les personnages, accentue à l'envie le côté hardboiled de la belle Vic, enfile les répliques qui claquent et les scènes d'action millimétrées. Les personnages secondaires sont excellents, le trio Henry, Vic, le Chien est extraordinaire et vole la vedette à notre shérif préféré. Un vrai pied de lecture d'un bout à l'autre, le meilleur antidote à la situation lourde et sinistre que nous vivons.

**Jean-Marc Laherrère**

***Maurizio De Giovanni / Des phalènes pour le commissaire Ricciardi**, (Anime di vetro. Falene per il commissario Ricciardi, 2015), Rivages/Noir (2020) traduit de l'italien par Odile Rousseau.*

***Craig Johnson / Une évidence trompeuse**, (An obvious fact, 2016), Gallmeister (2020) traduit de l'anglais (USA) par Sophie Aslanides.*



la Sadel

Coopérative au  
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers –  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

*Phantasmes, de Marc Agapit. Fleuve Noir - Angoisse 91 – 1962*

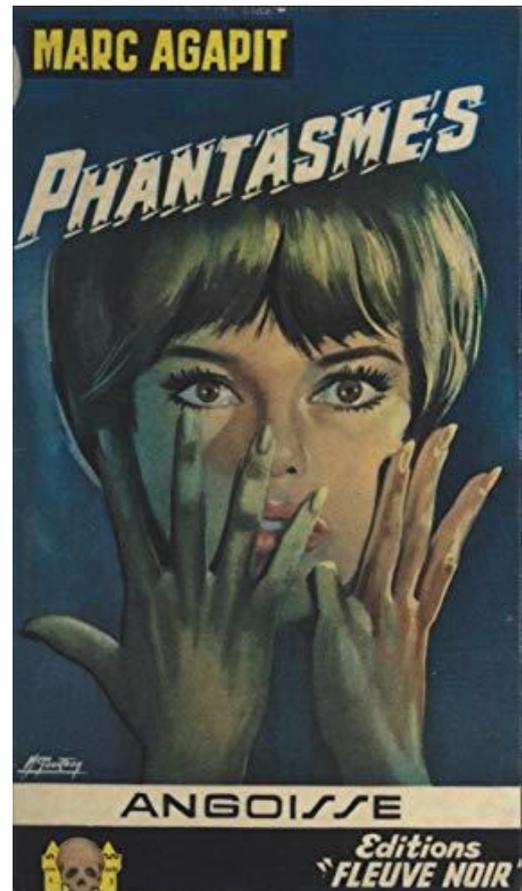
Ursule avait un rêve. Un rêve simple : se dégotter un bon mari, avoir une petite situation, des enfants et s'épanouir en tant que femme au foyer. Mais elle n'a pas eu de chance. Ses flirts ne l'entendaient pas de cette oreille. Avec eux, elle a perdu son temps et elle n'a pas pu construire cette famille à laquelle elle aspirait de toutes ses forces. Et désormais, à 25 ans passés, elle n'a plus beaucoup d'illusions. Surtout qu'elle est entraînée dans un bar à hôtesses et stripteaseuse à ses heures perdues. Pas l'idéal pour rencontrer un homme valable, moralement parlant...

Mais, un jour, un client arrive, défaille, et veut l'inviter. Il lui explique qu'elle est le portrait caché d'Agathe, sa fiancée, actuellement dans le coma. Une promesse avec laquelle il a bien du mal à s'engager. Il a donc un plan à lui proposer. Sordide, certes, mais qui pourrait permettre à Ursule de réaliser le rêve de sa vie...

Bientôt, les destinées d'Agathe et d'Ursule se mélangent et forment un nœud inextricable... Qui va s'en sortir, et comment ?

Marc Agapit, l'assurance pour votre serviteur de passer un excellent moment de lecture. Même si, en enchaînant plusieurs en peu de temps, on peut commencer à repérer quelques ficelles habituelles plaisant au maître de l'angoisse. Ici, il fait reposer son intrigue sur des personnages prenant un malin plaisir à se manipuler les uns les autres. Qui sera le véritable dupe, au final ? Il vous faudra vous aventurer dans ces phantasmes qui rappellent fortement un scénario de Giallo. D'ailleurs, ayant visionné en même temps le très bon *Perversion Story* de Lucio Fulci, j'ai été frappé par les similitudes thématiques entre le film en question et ce livre. Alors évidemment, pas d'accusation de plagiat ou autre, juste un sujet : l'échange entre deux individus physiquement indissociables et tout ce que cela permet, socialement parlant. Mais aussi tout ce que cela provoque, sur le plan psychologique, cette fois.

Ce roman se lit très vite et comme d'habitude, rédigé à la première personne du singulier, il nous immerge dans la vie de cette pauvre Ursule, soumise à rudes épreuves, qui cherche à triompher de l'adversité sans trop se perdre en route, littéralement. Le déroulé des événements ne laisse aucun temps mort et on suit, en se demandant bien comment tout cela va finir. Alors oui, le roman figure dans la collection Angoisse, mais il s'en est fallu de peu pour qu'il puisse pré-



tendre à plutôt sortir dans Spécial Police. Le peu en question est pourtant un vrai délice : il s'agit d'un passage de l'héroïne dans les limbes du purgatoire, ou ce qui s'apparente en tout cas à cet endroit biblique et surnaturel. Une séquence du bouquin courte, mais frappante, dans laquelle Agapit crée une sorte d'univers, une mythologie, avec trois bouts de ficelles et sa maîtrise des paradigmes de ce petit morceau de plan psychiquo-religieux est bluffante. Et bien évidemment, sans trop spoiler, je peux vous confier qu'on reste toujours dans le doute : ce bout de purgatoire, lieu véritable ou délire de la protagoniste principale ?

Pour l'anecdote, ce *Phantasmes*, à bien des égards, rejoint, encore au rayon cinéma, la saga cinématographique du même nom, qui joue, elle-aussi, sur cette absence de distinguo entre le réel et l'imaginaire et le surnaturel. Ce doute renforce bien sûr le climat anxiogène du roman et sublime son final.

Bref, c'est un roman Angoisse qui ne figure probablement pas dans les meilleurs, ni de la collection ni de son auteur et pourtant, c'est un petit bouquin modeste, certes, mais rudement efficace, sans esbroufe, mais qui vous emmène où il faut et comme il faut. Recommandé !

**Julien Heylbroeck**

## GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIÈRE 2020

Crée en 1948 par le critique et romancier Maurice-Bernard Endrèbe, le 72ème Grand Prix de Littérature Policière 2020 a été attribué ce mercredi 07 octobre 2020, aux deux romans suivants :

Prix roman francophone 2020 à :

**Frédéric PAULIN pour l'ensemble de sa trilogie « Tedj Benlazar » comprenant : La guerre est une ruse ; Prémices de la chute ; La fabrique de la terreur, parue chez Agullo (Agullo noir) entre 2018 et 2020**

Prix du roman étranger à :

**James A. McLAUGHLIN pour Dans la gueule de l'ours, paru aux Editions Rue de l'échiquier en 2020. Traduit de l'américain par Brice Matthieussent**

**Les Boiteux, de Frédéric L'Homme. Rouergue Noir.** C'est à une impressionnante plongée au cœur des services secrets français des années 70-80 à laquelle nous convie Frédéric L'Homme avec ce roman palpitant.

Louise, son héroïne est une jeune black membre de la police de sûreté et de surveillance, une officine très secrète chargée de la sécurité de l'état mais dont les opérations échappent aux contrôles officiels. Sans états d'âme et particulièrement féroce (elle a mené de sanglantes opérations d'infiltration de groupuscules gauchistes), Louise doit collaborer avec Perrin, un vieil agent proche de la retraite, sur une série de meurtres qui touchent d'anciens camarades autrefois liés à une opération paramilitaire factieuse. Mais Louise est également chargée par sa hiérarchie de vérifier la loyauté de son collègue. Naviguant entre deux eaux, la jeune barbouze se trouve directement impliquée dans une guerre des polices qui va très vite se révéler sanglante. Cette intrigue complexe menée à cent à l'heure permet à l'auteur de décortiquer le fonctionnement de ces polices parallèles aux prérogatives secrètes et au pouvoir très inquiétant. (270 p. – 20 €)

**L'histoire de la reine des putes, de Frédéric Andrei. Albin.** Ex-journaliste reconverti en charpentier, Nicholas habite une maison flottante au cœur d'une communauté d'anciens hippies de San Francisco. A partir d'une trace de sang sur un chantier, il s'intéresse à la mort suspecte d'un géologue qui dénonçait la dangerosité des fo-

rages de recherche d'huile de schiste dans une vallée agricole durablement polluée par les produits de traitement. Mais les investigations de Nicholas déclenchent une violence inattendue. Son chemin finira par croiser celui d'une fille perdue du Montana qui avait cru échapper à son destin de paumée pauvre et s'était enterrée en Californie. Un thème écologique porteur, une histoire secondaire originale, un enquêteur déterminé et sarcastique à souhait, des seconds rôles bien étoffés, une écriture aussi soignée qu'efficace : tous les ingrédients d'un bon roman noir sont ici rassemblés. (400 p. – 21.90 €)

**Chambres noires, recueil de nouvelles de Karine Giebel. Ed. Belfond.** Karine Giebel est assurément une des meilleures représentantes du roman noir français et depuis seize ans elle collectionne les récompenses amplement justifiées. Ce recueil de huit nouvelles (dont quatre longs textes inédits) confirme son immense talent. Quel que soit le thème retenu, elle réussit dès les premières pages à accrocher le lecteur pour mieux l'entraîner dans son univers. Ici, un meurtrier accidentel qui avait échappé à la justice officielle voit sa peine appliquée par la famille de la victime. Là, une femme prisonnière de multiples petits boulots aussi précaires que mal payés essaie de survivre. Ou encore, une ancienne résistante de la seconde guerre mondiale confinée dans un Ehpad est confrontée à la pandémie de Covid et fait un terrible parallèle. Vraiment, Karine Giebel mérite toute notre attention ! (266 p. – 18 €)

Jean-Paul Guéry



# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Péchés de jeunesse : Droit vers le soleil, de Stéphane Grangier  
(Éditions de la rue nantaise. 2012)

Connu pour *Hollywood-Plomordien* et *Fioul*, deux Polars explosifs publiés en 2014 et 2018 chez Goater, Stéphane Grangier avait fait ses premières armes en signant au préalable une série de novellas noires – voire très noires – publiées de façon plus confidentielle. Cinq récits, que les Éditions de la rue nantaise eurent l'excellente idée de rassembler dans un recueil en 2012, non sans mettre en garde le futur lectorat. En effet, comme sa quatrième de couverture l'indique, la lecture de cet ouvrage est bien « à réserver et à conseiller à des publics avertis. »

Et la découverte du premier texte, *Amarrée noire*, suffit pour réaliser que l'avertissement de l'éditeur n'a pas été inséré à la légère. En une seule page, on comprend que ça ne va pas fort pour Max Maugier. Membre de la BRI détaché à Lorient, l'homme s'ennuie ferme. Jusqu'à ce qu'il tombe sur trois cadavres – ou plus exactement sur un certain nombre de morceaux dont la police finit par constater qu'ils ont jadis appartenu à deux garçons et à une fille. « Tout était trop », écrit le narrateur page six. Pourtant, ce n'est qu'un début. Et Maugier, dépassé par la situation, va s'enfoncer dans une spirale éthylifique effroyable qui ne fera que l'aggraver...

Moins ancré dans le réel mais tout aussi violent, *Chiens dans la nuit* permet à Stéphane Grangier de troquer le Polar contre le Fantastique et d'aller encore plus loin dans l'horreur. Les créatures qui sèment ici la terreur dans la campagne rennaise appartiennent de fait à une espèce bien particulière, aussi sauvage que carnassière. Et leurs forfaits sanglants s'avèrent d'autant plus saisissants que l'auteur, tel un Graham Masterton sous acide, n'hésite pas à lâcher ses chiens fous dans des séquences où sexualité rime avec bestialité sans épargner personne...

Avec *Stiff little fingers*, nouveau changement de décor et de genre, puisque l'histoire se déroule cette fois sur l'île d'Ouessant, et oscille entre le Noir et l'Angoisse. Un couple à la dérive. Un acte terminal. Une tempête. Un endroit coupé du monde, en proie aux éléments déchaînés. Et un vieil homme un peu bizarre, qui semble en savoir plus long qu'il n'en dit... Autant d'éléments rappelant parfois le terrible roman *Voyage au bout du jour*, de Béhémot, ce qui en dit assez long sur le caractère particulièrement sombre et désespéré de ce récit.



Guère plus joyeuse, *Remugles* est sans aucun doute la novella la plus radicale du recueil. Difficile de ne pas penser lors de sa lecture à des collections telles que Gore ou Trash, tant Stéphane Grangier va loin dans les sévices et les atrocités.

Le maire Henri Jacob et sa femme Jacqueline n'auraient pas dû rendre visite à ce chef d'entreprise a priori bien sous tous rapports. Pas plus que ce brave curé, d'ailleurs... Bref, un texte très proche de certains films estampillés « Torture Porn », mais qui vient rappeler que la littérature va souvent plus loin que le cinéma...

Avec *Droit vers le soleil*, cinquième et ultime récit qui donne son titre au livre, l'auteur change à nouveau de registre, présentant cette fois deux groupes de préadolescents antagonistes. Si l'atmosphère semble tout d'abord paisible et bucolique, malgré une course-poursuite qui aurait pu mal tourner, le temps va malgré tout virer à l'orage, au sens propre comme au sens figuré. Car si l'auteur restitue avec beaucoup de justesse les attermoissements propres à la puberté, il sait aussi que dans certains cas, cette phase complexe peut conduire aux pires excès.

Voilà donc cinq novellas qui claquent comme autant de coups de fouet et qui constituent une excellente manière de découvrir les écrits de Stéphane Grangier. Mais attention : avec le lascar, ça tangué sec et pas juste dans les virages. Alors mieux vaut avoir le cœur bien accroché et ne pas craindre les mélanges. Même si du noir au rouge, il n'y a souvent qu'une nuance...

Artikel Unbekannt

# Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

**Né d'aucune femme, de Franck Bouysse. Le Livre de Poche.** Quelque part au début du vingtième siècle. Rose, quatorze ans, habite avec ses parents et ses trois jeunes sœurs dans une petite ferme qui peine à faire vivre la famille. Désespéré, le père vend Rose au maître des Forges, sorte de châtelain ruiné qui vit avec sa femme malade et sa mère despote. Rose ne tarde pas à découvrir son vrai rôle dans cette famille détraquée et c'est à l'asile local qu'elle sera enfermée, enceinte. C'est aussi là qu'elle consignera toute sa vie dans deux cahiers secrets dont le curé deviendra dépositaire. Un récit terrible que la belle écriture de l'auteur ne parvient pas à adoucir. (336 p. – 8.20 €)

**Maid, de Stephanie Land. Ed. Globe.** Mère d'une petite Mia que son père n'a pas voulu reconnaître, Stephanie jongle entre les petits boulots payés souvent au noir et l'éducation de sa fille de deux ans. Sérieuse, travailleuse et maman aimante, elle a cumulé jusqu'à sept programmes d'aide sociale pour juste s'en sortir et pouvoir manger chaque jour. De compagnons d'infortunes en amitiés trahies, de logements insalubres en emplois mal payés, Stephanie n'a d'autre choix que d'avancer... Nous sommes aux Etats-Unis, dans l'état de Washington, et cet ou



vrage autobiographique est un témoignage terrible sur la précarité qui frappe des millions d'américains. (334 p. 22 €)

**Le pays d'octobre, de Ray Bradbury. Folio SF N°663.** L'américain Ray Bradbury (1920 - 2012) est un monstre sacré du roman d'anticipation et son œuvre est sans cesse rééditée. Mais c'est dans l'écriture de nouvelles (plus de 600 à son actif) qu'il donne la pleine mesure de son talent de conteur. Dans ce recueil publié en 2002 chez Denoël, on perçoit son admiration pour l'atmosphère fantastique des *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Allan Poe et chaque récit est un petit chef d'œuvre de suspense psychologique. A lire en priorité « Au suivant » qui nous entraîne dans un petit village du Mexique où les cadavres des nécessiteux sont momifiés dans de sordides catacombes. (430 p. – 9.10 €)

**Le maître des poupées, de Joyce Carol Oates. Points.** Née en 1938 à New York, Joyce Carol Oates s'est imposée comme l'une des écrivaines les plus importantes de la littérature américaine. Ses romans décortiquent l'Amérique contemporaine et en dénonce ses travers les plus ambigus. Elle excelle vraiment à dépeindre des personnages apparemment ordinaires qui sombrent dans la paranoïa ou la dépression, flirtent avec la folie ou la perversion. Les nouvelles de ce recueil basculent toutes dans le macabre et dévoilent les secrets les plus profonds et les plus honteux de personnages hantés par la mort, la violence, les non-dits, la cupidité. Aussi terrifiant qu'addictif !

340 p. – 7.80 €

Jean-Paul Guéry



SavoirsPlus

EST UNE SCOP !

**Coopérative au service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers –  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Le château des Bois Noirs, de Robert Margerit. Presses Pocket – 1971

1954. Saint Rémy d'Auvergne. Hélène, 28 ans vient de se marier à Gustave 45 ans. Après un voyage de noces en Italie, Hélène découvre la demeure familiale : la Verrière, un « château » moyenâgeux planté à l'orée des Bois Noirs. Celle qui croyait pouvoir mener une vie de châtelaine aisée éprouve un réel malaise en parcourant cette bâtisse sinistre, entourée d'un parc en friche. Gustave endosse son habit de paysan et passe la majeure partie de ses journées enfermés dans sa chambre à compulsiver ses albums de timbres rares. Il ne s'approche de sa femme que pour profiter de ses attraits, qui sont nombreux. Face à ce mari égotique, lourdaud, peu loquace, Hélène qui a suscité immédiatement l'antipathie des domestiques, en particulier du très laid et dévoué Antoine, trouve quelque réconfort auprès de Madame Dupin, sa belle-mère, une femme aimante mais solitaire dont la principale occupation se résume à des travaux d'aiguilles. Un jour survient le beau-frère, Fabien, qui apparaît comme l'antithèse de Gustave. Autant celui-ci est lourd et apathique, autant Fabien se montre séduisant, expansif, amical. Inévitablement, Hélène se sent attirée par Fabien, par son érudition et son caractère enjoué. Ensemble ils font de longues promenades à cheval. Ils entreprennent de rénover le parc. Et le temps passe... Mme Dupin voit bien que son jeune fils et Hélène éprouvent plus que de l'amitié l'un pour l'autre, alors que Gustave semble de plus en plus renfermé sur lui-même. Pressentant un drame prochain, elle conjure Fabien de partir loin. En effet, elle reçoit bientôt un courrier : « Chère maman, je pars pour un long voyage, etc... Dites à Gustave de vendre mes chevaux et de donner mes chiens ». Hélène se languit. Un soir, Gustave appelle à l'aide : il est mal ; il sue, il vomit, il hurle de douleur, il s'évanouit... Le docteur, appelé en urgence, constate la mort. Il semblerait qu'on l'a empoisonné. Qui a intérêt à la mort de Gustave ? Fabien, Hélène, un comparse ?

R. Margerit nous offre ici un modèle de roman noir, on pourrait dire gothique. Tout y concourt : l'atmosphère particulièrement lugubre, avec un château sombre, délabré, une bâtisse construite au Moyen Age. restée dans son jus et qui a servi de cadre à des événements tragiques ; les habitants, des personnages bizarres. Les domestiques sont surnois, prompts à répandre toutes sortes de rumeurs sur leurs « maîtres ». Gustave, chef de famille, est dépeint en négatif de son frère. Quant à Hélène, le lecteur compatit :



comment vivre heureuse en recluse ? Elle n'y serait pas parvenue sans la présence de Fabien, si charmant, si bavard. On pense bien sûr que les relations entre les deux amis se termineront dans un lit. Même pas ! Gustave a tout compris ; il se consume de jalousie. Alors il mûrit sa vengeance, une horrible mise en scène que l'enquête de police aura bien du mal à mettre à jour.

La tonalité du roman est donnée par les propos de Fabien considérant sa jolie belle-sœur, si délicate, si pensive : « Aimez-vous vivre ? - Bien sûr. -Moi aussi. Eh bien Gustave, c'est la mort ! » On ne peut mieux caractériser cette œuvre exceptionnelle dont l'écriture, admirable, remplit le cœur du lecteur d'amour pour la langue française.

Gérard Bourgerie

## LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°207 – Nov. / Déc. 2020**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58